

La Passion selon st Jean Par Philippe Plet

Introduction générale

Dans son extrême dépouillement, la Passion du Christ représente une immense énigme pour l'esprit humain. Pourquoi Jésus, qui aurait pu sauver le monde sans même quitter les Cieux, a-t-il au contraire choisi un chemin si tragique ? Existe-t-il une sagesse de la croix qui permette de s'opposer au mal dans le monde ? La violence et l'injustice que Jésus a laissées s'abattre sur lui n'ont pas déserté le monde après Sa résurrection, et la souffrance est toujours à l'œuvre ici-bas, même après Son ascension. Quel genre de salut le Christ a-t-il donc offert au monde ?

Lorsqu'on médite le problème du mal, deux aspects semblent s'opposer irréductiblement : le malheur dont l'homme est le responsable, et celui dont il est l'innocente victime. L'erreur consiste à embrasser de manière univoque l'une ou l'autre position de cette alternative. L'homme moderne, héritier de la philosophie des lumières, qui s'est débarrassé de Dieu et de Sa souveraineté, a bien du mal à endosser la responsabilité du mal dans le monde. Car en prenant la place de Dieu, se faisant principe et fin de son action, l'homme doit aussi attendre de lui seul le bonheur et le malheur. Or, l'expérience nous montre que s'il est facile de s'attribuer la bonté d'une nature humaine dont nous ne sommes pas les créateurs, il est en revanche impossible de soutenir la culpabilité du malheur qui semble frapper aveuglément les innocents. Le christianisme, par sa méditation de la Passion, renonce à faire de l'homme la source du bien et du mal. L'Apocalypse nous montre avec une clarté inégalable que l'homme est le jouet et l'enjeu d'une guerre spirituelle qui le dépasse totalement, et dont il ne peut maîtriser les tenants et les aboutissants. Il doit prendre position en choisissant de suivre l'Agneau « comme égorgé », ou le Dragon. C'est en fonction de la vérité qu'on suit l'Agneau ; c'est pour l'épanouissement hédoniste de toutes ses facultés qu'on suit le Dragon.

Même si les récits des évangiles sont très sobres dans leur description des souffrances endurées par le Sauveur, ils sont suffisamment explicites pour engendrer chez beaucoup la crainte de soutenir un tel spectacle, fût-ce par l'imagination. D'ailleurs, à trop jouer sur la sensibilité pour provoquer la compassion des fidèles envers le Christ souffrant, sans les introduire parallèlement dans une profonde contemplation spirituelle et théologique du salut, on finirait par en décourager le plus grand nombre. La Passion ne nous montre pas seulement l'homme Jésus dans sa détresse physique et psychologique ; elle nous dévoile le Verbe de Dieu dans sa compassion pour l'humanité enchaînée par le mal. On doit à st Jean d'avoir su mettre en relief dans son récit de la Passion aussi bien l'humanité que la divinité du Seigneur. Il représente donc, contrairement à ce que pensent beaucoup de théologiens contemporains qui le laissent de côté, l'auteur sacré qui par excellence nous introduit le plus profondément dans le mystère de la croix.

La Passion du Christ ne cesse d'interpeller les hommes. Pour éviter d'affronter directement l'insoutenable « scandale de la croix » (1Co 1,23), beaucoup de théologiens modernes en viennent à discuter le lien très fort qui unit l'Incarnation avec la

Rédemption, voire à les dissocier purement et simplement l'un de l'autre. C'est le franciscain Duns Scot qui, au Moyen-Âge, s'éleva contre la relation de nécessité ordonnant l'Incarnation à la Passion, telle que la soutenait la Tradition. Pour lui, même sans le péché originel l'Incarnation aurait eu lieu. Il ne fut guère suivi, car son affirmation, non seulement est démentie par l'ensemble du Nouveau Testament, mais suggère un « utopisme » optimiste qui tend à émousser le sens du mal, et à dévaloriser l'urgence du salut. Aujourd'hui, les théologiens de la kénose, notamment dans leur lecture de l'hymne de l'épître aux Philippiens (Ph 2,5-11), situent la rédemption au niveau d'un échange des natures : en prenant la nature humaine, le Christ sauve l'humanité, et dès lors la Passion devient en quelque sorte secondaire. Or, cette nature humaine assumée par Jésus au moment de sa naissance est pure, car le Verbe est Immaculé comme la Vierge Marie ; et ce ne sont guère que les limitations de la nature humaine que le Christ prend alors sur Lui. Mais la faiblesse humaine, incapable de voir Dieu, n'est pas le péché, qui est le refus de Dieu. Jésus en s'incarnant n'assume pas le péché du monde ; c'est seulement au jardin de Gethsémani qu'il se charge du péché, et cela sans entrer pour autant en communion avec lui, ce qui Lui permet de le vaincre. La Passion n'a pas été un simple accident de parcours de la vie de Jésus, événement qui serait dès lors sans consistance pour la vie de la foi du croyant : elle est, au contraire, l'aboutissement inéluctable du plan du salut.

La Passion du Christ nous révèle fondamentalement deux grandes vérités : la monstruosité du péché, et la merveille de l'amour divin. La croix montre le mal dans toute sa monstruosité. Trop souvent les hommes ont tendance à le minimiser ou à l'excuser, en particulier lorsqu'on ne prend en compte qu'une de ses manifestations. Certains philosophes, comme Hegel, n'hésitent pas à en faire une nécessité pour obliger l'humanité à évoluer constamment vers sa fin ; et pour eux, la Passion devient ce modèle de la logique occulte et violente de l'Histoire. Mais sans même invoquer de telles spéculations théoriques, il suffit de voir comment nous réduisons bien souvent le mal à un simple comportement psychologique lié à un état de mal-être ou de maltraitance infantile, qu'il faut canaliser sans prétendre le condamner. Et nombreuses sont les personnes qui aujourd'hui reprochent à l'Église d'être moralisatrice, tout particulièrement lorsqu'elle invoque la notion de péché ou de responsabilité personnelle.

Les récits de la Passion mettent en scène la dimension à la fois consciente et inconsciente des protagonistes. En présence du Christ, les Ténèbres ne peuvent plus demeurer dans l'ombre, mais sont obligées de paraître au grand jour, afin que le lecteur puisse les contempler dans leur nature profonde. L'injustice, la cruauté, le mensonge, la manipulation, et le blasphème du « monde » s'abattent sur l'Agneau de Dieu. Jésus ne cesse pourtant pas d'interpeller ses adversaires : Judas qui le trahit, les soldats qui viennent l'arrêter, le grand prêtre qui l'interroge, et le serviteur qui le frappe, Pierre qui le renie, le gouverneur Pilate qui l'interroge, la foule quand son sort est mis en balance avec Barabbas, et enfin le peuple lorsqu'il est exhibé au tribunal. Pourtant rien n'y fait, et les hommes semblent emportés par une rage inextinguible contre lui. Or, dans sa réflexion, st Jean dépasse les apparences pour nous introduire dans la perspective d'un monde tellement mû par le mal, qu'il regarde la pureté absolue du Christ comme une sorte de corps étranger impossible à assimiler. La vérité incarnée par Jésus est défigurée comme son visage, et l'amour est ridiculisé comme l'est sa royauté messianique. Le monde crie sur Lui tout le mal qu'il recèle, à la manière du grand prêtre récitant sur le

bouc émissaire la litanie interminable des péchés du peuple ! Or, c'est justement ce qui arrive à l'insu de tous durant la Passion : Jésus est offert en sacrifice pour le péché du monde. Tels sont le pouvoir et la logique de Dieu : changer le mal en bien.

L'autre grande vérité de la Passion est la manifestation extraordinaire de l'amour divin. La patience sans faille du Christ au milieu du rejet général et des souffrances physiques les plus atroces est l'expression exemplaire de cet amour de Dieu pour les hommes. Rien ne semble pouvoir l'atteindre ni le décourager. Le secret de cette patience tient dans la contemplation du fruit de son sacrifice : la libération des hommes de l'emprise du mal, et leur élévation (glorification) comme fils adoptifs du Père. A plusieurs reprises durant sa vie publique, Jésus a évoqué cette attente de « l'heure » de la rédemption, comme si sa prédication n'était qu'une préparation encore incomplète : « Elle vient, l'heure où je ne vous parlerai plus en similitudes, mais je vous informerai ouvertement du Père » (Jn 16,25). La douceur du Christ durant sa Passion n'est pas une impuissance involontaire et désespérée. Elle est l'expression de son amour inconditionnel, reflet exact de la tendresse du Père pour ses enfants. Cette douceur face au déchaînement du mal est l'aboutissement de Sa grande œuvre de réparation du cœur de l'homme. Au nom de tous, le nouvel Adam résiste aux forces obscures qui divisent l'âme humaine, la conduisent au découragement, et même au blasphème : « Nous n'avons de roi que César » (Jn 19,15). Dieu doit être aimé plus que sa propre vie ; c'est seulement à cette condition que la libération devient possible. Jésus refuse de renier le Père devant les hommes, et Il ne renie pas davantage l'humanité aliénée devant le Père. Tel est l'absolu de son amour !

Les préjugés historicistes ont conduit beaucoup d'exégètes et de théologiens, depuis le début du XX^{ème} siècle, à juger le quatrième évangile et sa « théologie de la gloire » comme non historiques, tandis que Marc et Matthieu seraient les seules sources crédibles de la vérité. Dans la même logique, les arguments distinguant l'apôtre Jean et l'auteur du quatrième évangile qui serait l'un de ses disciples viennent renforcer les préjugés infondés de la théologie post moderne. Aucune protestation de l'auteur sacré ne trouve grâce aux yeux des critiques. Lorsqu'il se présente comme le « témoin oculaire » des événements qu'il relate (Jn 21,24), on considère cette affirmation comme une simple allégation de convenance permettant à un auteur ignoré de se référer à une autorité reconnue. Pour autant, aucune preuve n'est fournie pour étayer cette hypothèse, sinon quelques arguments d'ordre littéraire portant sur des expressions permettant toutes sortes d'interprétions différentes. Au plan historique, tandis que les auteurs des premiers siècles s'accordent sur l'identité entre l'apôtre et l'évangéliste, on mettra paradoxalement en avant le témoignage isolé et tardif d'Eusèbe de Césarée au IV^{ème} siècle pour affirmer péremptoirement la distinction entre le disciple bien-aimé et l'auteur du quatrième évangile¹. La Tradition est cependant une preuve en soi, et s'il est bien sûr possible de la corriger ou de la préciser, on ne peut le faire qu'en apportant des preuves objectives. Les hypothèses pures ne suffisent pas. On a donc affaire à des reconstitutions historiques et théologiques fondées davantage sur des particularités que sur l'ensemble de la question, et qui ont pour effet de déséquilibrer nettement l'exposé de la foi, sans l'enrichir par de véritables approfondissements.

Pour présenter le mystère de la Passion, j'ai divisé le livre en deux parties : la première consiste en un commentaire suivi de la Passion selon st Jean (Jn 18-19) ; et la seconde

¹ Voir par exemple Y-M. Blanchard, *Les écrits johanniques : une communauté témoigne de sa foi*, in : *Esprit et Vie* 153, 2006, p. 14-15.

est une réflexion globale sur le sens de la croix. En choisissant st Jean comme évangéliste de référence pour ma méditation, c'est une lumière théologique grande ouverte sur la transcendance que je veux mettre sous les yeux du lecteur. Seule cette lumière, encore discrète chez les Synoptiques, permet de comprendre les véritables enjeux de la croix. Jean, en effet, a incontestablement reçu une grâce spéciale pour compléter ce qui n'avait pas été assez explicité avant lui. Les premières lignes de son évangile donnent le ton, en se plaçant résolument du point de vue de l'éternité, là où tout prend naissance et où tout se décide : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu » (Jn 1,1). Les Synoptiques, en revanche, prennent la naissance ou le début de la vie publique du Christ comme point de départ de leur narration. Il en va un peu de même dans les récits de la Passion : tandis que les Synoptiques insistent sur la faiblesse humaine du Christ, Jean nous montre sa force et même sa majesté glorieuse au milieu même de sa dérélition. Il n'existe donc aucune opposition entre les évangélistes ; il y a seulement un approfondissement johannique d'une valeur inégalable. Jean, qui est mort centenaire, est en effet le dernier à avoir mis par écrit la vie de Jésus, et il faut voir là une disposition de la Providence divine.

La seconde partie de mon ouvrage commence par mettre en relief la théologie développée par st Jean. Les dernières paroles de Jésus sur la croix rapportées par les évangélistes permettent de comprendre rapidement la différence de tonalité de leur approche : Marc et Matthieu mentionnent la prière d'abandon adressée au Père², qui rappelle la prière angoissée du Seigneur à Gethsémani ; Luc rapporte trois paroles exprimant la miséricorde du Christ envers les hommes, et sa confiance envers son Père³ ; Jean, enfin, cite trois paroles mettant en relief la maîtrise totale de Jésus sur son destin personnel et sur sa mission⁴. Tandis que les récits de Marc et de Matthieu pourraient donner l'impression que la Passion subie par le Christ a le sens d'un châtement qu'il assume à la place des hommes pécheurs méritant l'Enfer, Jean nous montre une vision plus équilibrée qui conduira à la doctrine de la « satisfaction » formulée par st Anselme : le Christ s'offre par amour pour restaurer l'amour dans le cœur de l'homme, ravagé par le « désordre du péché » (l'amour de soi). La double nature du Christ lui permet de réaliser ce prodige : il revenait à l'homme de payer cette dette, mais il ne le pouvait pas ; Dieu seul, par sa pureté infinie, en avait le pouvoir. Par son sacrifice, Jésus restaure l'obéissance de la créature envers son Créateur ; la justice est payée par l'amour ! Tous les saints ont connu ce secret de la porte étroite, et ont ainsi réussi à faire venir le Ciel sur la terre.

Dans son récit de la Passion, st Jean insiste sur deux grandes étapes de la Passion : l'agonie de Gethsémani, que l'évangéliste met en relation avec les discours de la dernière cène (Jn 13-17), et le procès instruit par Pilate. Le « jardin » est dans la Bible un symbole d'intériorité, celui de l'âme humaine. Comme le Bien-Aimé du Cantique des cantiques, Jésus visite l'homme au plus profond de lui-même, en son intimité inviolable mais aussi misérable. Le divin médecin va en extirper les ténèbres qui l'habitent, et s'en revêtir

² « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mc 15,34 ; Mt 17,46).

³ Il s'agit d'une prière en faveur de ses bourreaux : « Père, pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font » Lc 23,33) ; du pardon offert au bon larron : « En vérité je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (Lc 23,42) ; et d'un abandon confiant de sa vie : « Père, en tes mains je remets mon esprit » (Lc 23,45).

⁴ Il fonde l'Église comme une nouvelle famille : « Femme, voici ton fils » (Jn 19,26-27) ; un cri d'amour : « J'ai soif » (Jn 19,28) ; et une décision (maîtrise) finale : « Tout est accompli » (Jn 19,30).

pour les déverser dans les Enfers. Au moment de son arrestation, Il sort lui-même du jardin pour empêcher la troupe des gardes, images des forces du mal, d'y pénétrer. L'âme de l'homme convoitée par le Diable ne sera sa proie ni en ce monde ni dans l'autre, si elle n'y consent pas. Telle est la libération de la croix.

L'autre étape soulignée par Jean lors de la Passion du Christ est celle de l'interrogatoire de Pilate. La question centrale est : la vérité. Jésus rend ici témoignage, auprès du représentant du monde païen, de la souveraineté transcendante de Dieu. Son Royaume « n'est pas de ce monde », en ce sens qu'il échappe à la logique ordinaire ; mais il demeure pour l'éternité, ce qui lui confère le dernier mot. Pilate, porte-parole du relativisme et de l'immanentisme d'un monde qui ne se comprend qu'en fonction de lui-même, refuse l'invitation de Jésus à rechercher la vérité, fût-ce en termes de justice. Au contraire, le gouverneur romain va déployer une étrange mise en scène, instrumentalisant Jésus, et tournant sa royauté en dérision devant les juifs. La cruauté la plus implacable est associée à une dérision carnavalesque digne des saturnales⁵. La scène de l'Ecce homo du Lithostrotos⁶ en est le point culminant : Jésus apparaît en sang, avec une couronne d'épines et un manteau de pourpre, et Pilate le fait asseoir sur le siège du souverain, le proclamant roi devant tout le peuple (Jn 19, 13-15). Pour Jean, cette attitude de Pilate recèle la stratégie même des Ténèbres face à la Lumière : la vérité ne peut être contrée de manière frontale ; il faut d'abord la défigurer, et la livrer ensuite au sarcasme des consciences aveuglées, afin de la diluer dans une indifférenciation des valeurs que la même vérité a cessé d'ordonner. Le jeu ourdi par le « Prince de ce monde » dépasse la conscience ordinaire des hommes. Il transforme le champ social en une gigantesque scène de théâtre, et place un masque sur chacun. Il s'agit d'un jeu de rôles qui défigure la vocation spirituelle de l'homme. La recherche de la vérité prônée par le Christ devient de la sorte un non-sens pour les hommes, comme elle l'est définitivement pour Pilate : « Qu'est-ce que la vérité » (Jn 19,38) ! Ainsi le procès de Jésus par les païens cache-il en réalité celui de la vérité et de la transcendance.

Jésus met en relation la tension vers la vérité et la contemplation de Sa divinité : « Quiconque est de la vérité écoute ma voix » (Jn 18,37). La position de l'homme face à la vérité, d'accueil ou de refus, détermine d'emblée son aptitude à entrer ou non dans le mystère qui se déploie sous ses yeux. C'est pourquoi il y a dans le récit de Jean un double niveau de lecture : un regard profane qui ne perçoit les choses qu'extérieurement, et ne voit que la défaite de Jésus face aux autorités religieuses de son temps ; ou bien un regard de foi, qui contemple le triomphe du Christ sur le péché et sur la mort.

Enfin, c'est avec l'expérience des saints que j'ai voulu achever mon étude sur la Passion. Les grands mystiques de la croix sont les héritiers du petit groupe des disciples fidèles qui se tenaient au pied de la croix. Au long des siècles, les véritables amis de Jésus se sont toujours retrouvés sur le Golgotha, car c'est là le lieu du plus grand amour ! Par leur expérience ils ont forgé une spiritualité de la Passion, et par leurs conseils pratiques ils ont balisé un chemin concret, permettant à d'autres de suivre leurs traces. Après un exposé sur l'histoire générale de la spiritualité de la Passion, il est bon de scruter leurs enseignements en prenant comme découpage thématique celui du Triduum pascal. Le jeudi saint est l'expérience de la tristesse spirituelle de l'agonie de Gethsémani ; le vendredi saint est une contemplation de la victoire de l'amour divin et de la manière de

⁵ Les saturnales sont une fête romaine qui fut christianisée sous la forme du carnaval.

⁶ Il s'agit du lieu où siégeait le tribunal romain à Jérusalem, également appelé « Dallage » (Jn 19,13).

s'y associer ; le samedi saint, enfin, est une méditation sur l'Enfer, c'est-à-dire la contemplation d'un monde et d'une vie intérieure où Dieu n'est pas.

Je propose en annexe à ce livre une synthèse de la pensée des principaux philosophes et théologiens modernes qui ont mis au centre de leur pensée la Passion du Christ. On trouvera dans l'ordre : Friedrich Hegel, Jürgen Moltmann, Eberhard Jüngel, Simone Weil, Stanislas Breton, et Hans Urs von Balthasar. Chacun tente de repenser la Passion du Christ, tantôt pour l'intégrer aux lois qui gouvernent le monde social, tantôt pour dépasser les limites jugées étroites de la Tradition, et tantôt pour en faire une réinterprétation religieuse acceptable ou au moins compréhensible pour nos contemporains. Avouons cependant que la complexité de leur exposé est nettement en décalage avec la simplicité et le dénuement de la croix, tels que nous les rapportent les évangélistes, ce qui conduit souvent ces spéculations bien loin de la révélation du mystère du salut.

La dernière image du Christ en croix que nous montre st Jean, juste avant sa mise au tombeau, est celle de Jésus mort, dont le Cœur est transpercé par un soldat romain. Le Cœur ouvert du Christ est la clé qui récapitule l'ensemble de l'exposé de la Passion. Saurons-nous nous arrêter devant lui pour entrer dans son mystère ?